

AUX JEUNES GENS DE LA CAMPAGNE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Laissez-moi, mes braves amis, venir causer un peu avec vous, sur une question d'actualité ; que le simple bon sens nous porte à étudier, par les temps que nous avons à traverser, au point de vue financier et commercial. Je me plairai d'abord jeunes gens, à vous faire voir que, la vie à la grande ville n'est pas aussi rose, aussi attrayante que vous êtes, peut-être portés à croire, et ensuite nous verrons ensemble que la vie douce et paisible que nous coulons à la campagne est loin d'être la moins heureuse. La ville, la grande ville, canadienne ou américaine, est bien le gouffre où va s'engloutir au milieu de tant de nations étrangères ; une trop grande partie de nos jeunes gens, élevés à la campagne, avec un certain dégoût pour l'agriculture, qui leur a été inspiré par l'air dédaigneux avec lequel on envisage « l'habitant ». Alors on grandit avec l'idée que les « habitants » sont faits avec les rebuts de la société, sans même penser que le mot « habitant » s'applique à tout être humain qui habite la terre, qu'il soit professionnel ou cultivateur ; qu'il habite la ville ou la campagne, c'est toujours un habitant. Il est bien vrai que l'on rencontre à la campagne de prétendus cultivateurs auxquels le mot habitant, leur est plus caractéristique que celui de cultivateur, parce qu'ils habitent la terre tout simplement en se contentant d'en retirer les revenus que la Providence dans sa sagesse juge à propos de leur envoyer. Mais quelle différence avec celui qui mérite de s'attribuer le nom de cultivateur, parce qu'il cultive sa terre, il la cultive avec jugement, avec propreté, avec pratique. Il améliore, il aime sa ferme, enfin il se répète souvent : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Aussi il en retire de bons revenus, il vit à l'aise, il s'enrichit et il aime sa noble profession de cultivateur, dont il mérite de porter le titre. Mais non, plutôt que d'apprendre à apprécier l'agriculture dans sa juste valeur, on grandit en se plaisant à riposter au compte de l'habitant, tout en évitant de faire partie un jour de cette prétendue congrégation.

Puis, petit à petit, on orne son imagination d'illusions fausses et exagérées au sujet de la vie citadaine et aussitôt que l'on se croit homme on s'embarque pour la ville, où l'on espère y changer le plomb pour l'or. Mais après quelques années d'expérience, on s'aperçoit vite, qu'au contraire, avec le capitaliste américain ou anglais, on échange pour quelques piastres par semaine, le métal le plus précieux que l'on puisse posséder sur terre, qui est votre santé d'abord, votre liberté ensuite, votre langue enfin, laissant à d'autres plus expérimentés que moi sur ce point, vous parler de la tiédeur qui s'emparera de votre foi, faisant vite de vous peut-être, un catholique indifférent et froid. Et le gros capitaliste se plaira toujours à faire de vous — et à son bénéfice — une machine en vous faisant agir à sa guise au signal de la cloche ou du sifflet de la manufacture. Ça paye !... me direz-vous. Oui !... ça paye, c'est-à-dire que cela vous apporte quelques jolies pièces par semaine de six jours d'ouvrage de dix heures chacun. Mais il faut vous rappeler que pendant que vous recevez d'une main votre salaire, il vous faudra le donner de l'autre pour parve-

nir à l'entretien de votre petite famille, si un jour vous y êtes appelé. Ça ira, oui ça ira, plus ou moins bien, tant que la robuste constitution que vous aurez acquise à la campagne, ne sera pas trop affaiblie. Mais que votre santé fasse défaut, ou encore que la manufacture ferme ses portes, vous ne fermerez pas la bouche à l'heure du repas, il faudra vivre quand même en puisant sur le trésor, et à la fin de l'année, l'état financier de vos affaires enviera peut-être celui du dit « habitant », tout modeste qu'il soit. Non, jeunes gens, ne vous laissez pas bercer par de vaines espérances, laissez la ville à ceux qui y sont déjà, et vous, restez chez vous, dans votre belle et riche campagne, et appliquez-vous à aimer la terre, notre vieille amie, aimons notre si grande et si noble profession d'agriculteur. Aimons-la, parce qu'elle est la plus ancienne de toutes les professions, puisque notre premier père Adam a cultivé le paradis terrestre. Aimons-la parce qu'elle est la plus noble après le sacerdoce. Puisque le Créateur nous prête le soleil, la lumière, la pluie nécessaire à la végétation du bon grain que nous semons. Aimons-la, parce qu'elle est la base et le soutien du genre humain, car sans l'agriculture, que seraient les peuples les plus prospères, s'ils n'avaient pas les matières premières, nécessaires à leur existence, qui leur vient de la terre, mine inépuisable. Aimons-la parce qu'elle est la plus indépendante des professions libérales. Aussi par ce temps de guerre qui affecte beaucoup de gens en paralysant le commerce et l'industrie, n'attaque pas le cultivateur qui ignorait peut-être cette crise redoutable, s'il n'avait pas les journaux pour le lui apprendre. Aimons-la enfin, cette belle profession d'agriculteur, parce qu'elle exige de nos jours, des études sérieuses en vue de mettre de côté, la routine pour la remplacer par la pratique d'une culture plus intense, plus raisonnée et sans laquelle nous ne pourrions arriver au succès, avec un prix aussi élevé que celui de nos riches terres de la province de Québec.

Aussi cette question n'a-t-elle pas été étudiée et comprise par notre gouvernement Provincial, qui a mis depuis quelques années, trois importantes écoles d'agriculture à la disposition de nos fils de cultivateurs de la province de Québec, afin que vous puissiez vous instruire en agriculture sans même qu'il vous en coûte un sou pour l'enseignement et la pension. Donc, à vous d'en profiter. On vient au devant de vous avec des offres avantageuses, saisissez-les et instruisez-vous.

Plutôt que d'aller perdre votre influence et votre devoir de citoyen en vous expatriant peut-être dans la grande république voisine, efforcez-vous, jeunes gens d'aujourd'hui qui serez les hommes de demain, efforcez-vous dis-je à faire de vous des citoyens dignes de votre belle profession d'agriculteur, digne de votre patrie, tout en étant le soutien de notre religion, de votre langue et de notre race de Canadiens-français que nous sommes.

RAOUL DUMAINE,

Jeune Cultivateur.

MEDECINE VÉTÉRINAIRE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Les causes de l'avortement sont :

Causes prédisposantes. — L'alimentation de mauvaise nature, les foin des prairies humides, marécageuses, qui contiennent une vie languissante chez le fœtus et provoquent une expulsion. L'alimentation trop riche qui engendre la pléthore peut produire le même accident. Les mauvaises conditions hygiéniques, l'air chargé de miasmes, les écuries malsaines, la mauvaise conformation et les tumeurs du bassin, les maladies chroniques de la matrice, etc., favorisent l'avortement.

Causes occasionnelles. — Elles sont très nombreuses ; on cite spécialement les coups sur le flanc, les froissements contre les portes au sortir de l'écurie, les mauvais traitements, les sauts d'obstacles, les travaux fatigants, etc.

Causes physiologiques. — La mauvaise disposition des écuries (plan incliné) l'abaissement brusque de la température, l'ingestion d'eau froide, le pâturage sur une herbe couverte de gelée blanche, la frayeur, la saillie quand la femelle est pleine, les agents qui irritent les voies digestives (seigle ergoté), et toutes les maladies graves qui retentissent sur l'économie entière sont autant de causes physiologiques qui provoquent l'avortement.

Soins hygiéniques. — La bête qui a avorté exige de bons soins, même quand l'avortement a été facile ; on la placera dans un endroit très calme, avec une abondante litière et de chaudes couvertures. On la bouchonnera et on lui donnera des aliments de facile digestion, des boissons farineuses, tièdes et des tisanes de graine de lin. Une bonne pratique est de désinfecter la matrice par des injections tièdes faites avec du crésyl 1% ou du permanganate de potasse 2%. Il est à remarquer qu'un premier avortement entraîne souvent un second et même un troisième, il est donc très sage d'écarter complètement de la reproduction une jument qui a avorté, à moins qu'on y tienne beaucoup pour sa confirmation ou sa généalogie.

Quinze jours après l'avortement on donnera à la jument un mélange égale de sulfate de soude, de bicarbonate de soude et de sel marin une cuillerée à soupe matin et soir dans de l'avoine. Je peux envoyer ce mélange sur réception de 50 cents.

Dr F. NICOLLE.

Quand nous sommes témoins d'accusations injustes contre la religion ou le prochain: redoublons de foi et de charité.

Sachons toujours résister à qui veut nous faire manquer à nos devoirs, et ne transigeons jamais

Une juste et légitime décision étant prise que Dieu approuve, maintenons-la fermement ; la grandeur d'âme est là.